

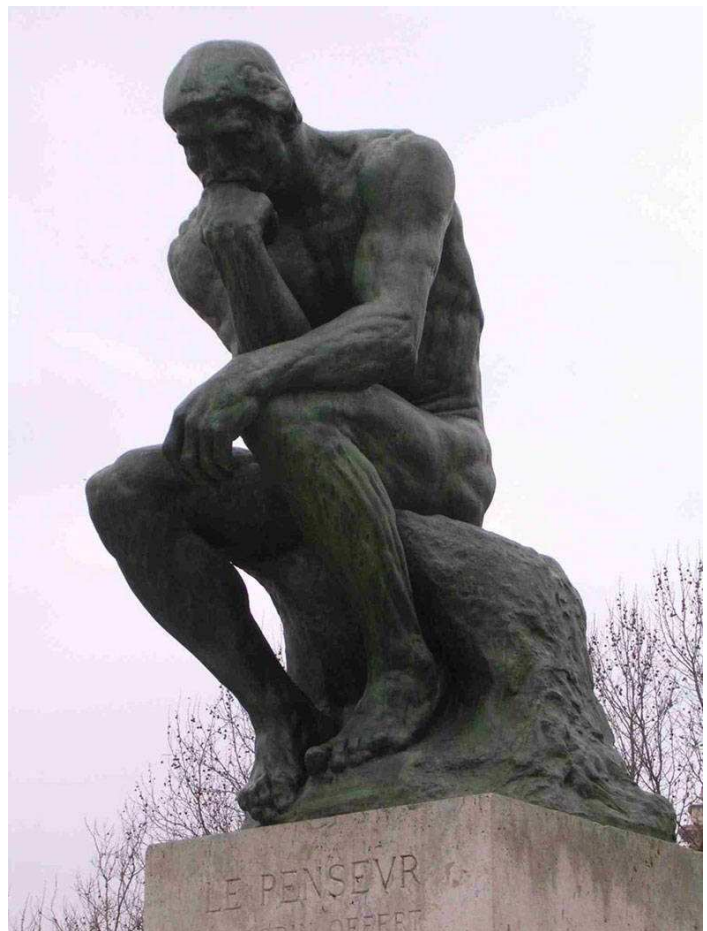


DIACONAT
Diocèse
de Cambrai
FORMATION PERMANENTE

Initiation à la philosophie

2010 - 2014

Dominique MAERTEN



Introduction

1. Qu'est-ce que la philosophie ?

C'est une forme de pensée originale apparue en Grèce au 6^{ème} siècle avant J.C. distincte (concurrente ? contre ? complémentaire ? – choisir, c'est déjà adopter une position.) des religions et des mythes. Globalement, la philosophie répond aux mêmes questions que la religion (d'où vient-on ? où va-t-on ? Quel est le sens de la vie ? Que faut-il faire ? Comment être heureux ? Qu'est-ce qui est vrai ? Y a-t-il un ou des dieux ? Le monde se réduit-il à ce que l'on en perçoit ? Etc.) Mais avec d'autres moyens. Là où les mythes répondent à l'aide d'images, de récits symboliques transmis par la tradition ancestrale, là où les religions répondent à l'aide de révélations qui supposent donc la croyance en une source divine de révélation – ce qu'on appelle un dogme, la philosophie répondra avec l'outil dont dispose tout homme normalement constitué : sa **raison**, sa capacité de réflexion, son langage (LOGOS) en grec. Autrement dit au lieu de recevoir une réponse et de l'accueillir (de Dieu, d'une tradition) le philosophe construira sa propre réponse et pourra la modifier, la faire évoluer, la maîtriser autant qu'il le voudra, elle lui appartient.

On voit l'enjeu d'une telle attitude face aux religions qui attendent au contraire une attitude de respect et de réception, d'acceptation, d'écoute. Dans un premier temps, il n'est pas dit que les réponses philosophiques soient différentes des réponses religieuses. Mais cela n'est pas exclu non plus. Et dans la mesure où de la maîtrise de ces réponses dépend l'ordre social et le pouvoir, les philosophes ont souvent fait l'objet d'interdits, de persécutions et de toutes sortes de tracasseries de la part des pouvoirs appuyés sur les religions. Le plus célèbre étant bien sûr Socrate. D'une certaine manière, comme la science est la fille de la philosophie, Galilée sera un autre exemple célèbre à une autre époque. Mais l'inverse se trouve aussi : A la Révolution française, on a tué des croyants et des prêtres au nom de la Raison et des Lumières et plus tard, au début du XX^{ème} siècle, on a interdit d'enseigner aux congrégations religieuses au nom d'une incompatibilité de la foi avec la connaissance rationnelle.

Une autre manière de définir la philosophie – mais qui va aboutir au même résultat – c'est de partir de **l'étymologie**.

Philosophie signifie « **amour de la Sagesse** »

La Sagesse, c'est l'art de conduire sa vie, de prendre les bonnes décisions, celles qui permettent de vivre heureux.

Traditionnellement la sagesse (voir le livre du même nom dans la Bible) est une vertu religieuse, c'est-à-dire qu'elle est donnée par Dieu. A qui ? En priorité à ceux dont les décisions ont une portée plus large que leur vie individuelle, ceux dont les décisions emportent le sort de populations entières, ceux qui détiennent le pouvoir politique : les rois. C'est bien le sens de la demande que fait Salomon en 1 R 3, 12-9

« Seigneur mon Dieu, c'est toi qui m'as fait roi à la place de David mon père ; or, je suis un tout jeune homme, incapable de se diriger, et me voilà au centre du peuple que tu as élu ; c'est un peuple nombreux, si nombreux qu'on ne peut ni l'évaluer ni le compter. Donne à ton serviteur un coeur attentif pour qu'il sache gouverner ton peuple et discerner le bien et le mal ; comment sans cela gouverner ton peuple, qui est si important ? » Cette demande de Salomon plut au Seigneur, qui lui dit : « Puisque c'est cela que tu as demandé, et non pas de longs jours, ni la richesse, ni la mort de tes ennemis ; mais puisque tu as demandé le discernement, l'art d'être attentif et de gouverner, je fais ce que tu as demandé : je te donne un coeur intelligent et sage, tel que personne n'en a eu avant toi et que personne n'en aura après toi. »

La Sagesse est donc un apanage royal, d'origine divine. Cette sagesse royale, ou divine, a plusieurs caractéristiques :

Ce qui permet à un roi de prendre les bonnes décisions, c'est sa capacité à prévenir l'avenir, la sagesse donnée par Dieu va donc résider essentiellement dans la prévision. C'est le sens du pouvoir du patriarche Joseph interprétant les songes de Pharaon.

Seconde caractéristique : quand Dieu donne, il ne le fait pas à moitié. Cette sagesse en tant que divine est donc parfaite, achevée (pour autant que les hommes qui l'ont reçue s'en montrent dignes) La philosophie ajoute le préfixe « philo » devant la « sophia ». Ce préfixe indique un mouvement vers, une tendance à, une recherche et non une possession pleine et définitive. C'est que, si cette sagesse j'en suis l'auteur, comme je ne suis pas Dieu, je ne peux que la construire progressivement. C'est donc par modestie que le premier à porter ce nom, Thalès, qui passait pour l'un des 7 sages de la Grèce, a ajouté « philo » devant « sophie ». Je ne suis qu'en quête de cette sagesse, je m'y efforce, mais ne la possède pas, ni ne la posséderai jamais en perfection.

Résumons :

Là où la sagesse religieuse est divine, royale, prédictive et parfaite donc dogmatique, la philosophie est humaine, démocratique, actuelle et perfectible, donc critique.

2. Pourquoi faire de la philosophie en formation diaconale ?

Et plus généralement pour un croyant, puisqu'on a vu que cette attitude philosophique, au cours de l'histoire était entrée en conflit avec l'attitude religieuse et avait pu être présentée comme incompatible avec la foi ?

C'est le débat du rapport de la **raison et de la foi** qui est présent ici.

Il est vrai qu'on entend dire ici ou là : à quoi bon réfléchir, il suffit de croire ; le désir de comprendre est déjà une atteinte à la docilité de la foi ; le travail de l'intelligence est réservé à une élite intellectuelle, la foi au contraire est, et doit rester, accessible à tous (la foi du charbonnier). A toutes ces objections qu'on pourrait appeler « fidéistes », l'Eglise catholique a toujours répondu par le caractère distinct, mais complémentaire de la Raison et de la Foi, selon la formule de Saint Anselme (XI^{ème} siècle) « *Fides quaerens intellectum* » : « la foi en quête d'intelligence ».

La foi n'est pas qu'affaire de sentiment, de ressenti. Si croire, c'est remettre toute sa vie entre les mains du Christ, une vie d'homme n'est complète que si elle comprend aussi – et peut-être même surtout – sa raison. On croit aussi avec sa raison.

Par ailleurs, l'histoire de l'Eglise a, pour une grande part, été conduite à coups de débats d'idées, dans lesquels les options et les influences philosophiques internes ou externes à l'Eglise ont joué un rôle essentiel.

C'est pourquoi il est important qu'un chrétien qui veut être conscient et lucide, surtout s'il est amené à jouer un rôle pastoral de guide ou d'éclaireur, soit un minimum introduit aux débats des idées dans le dialogue avec lesquelles s'est jouée et se joue encore la foi des chrétiens.

On pourrait invoquer ici quelques incitations magistérielles récentes :

La plus récente : **Benoît XVI** (dont c'est l'un des principaux chevaux de bataille) dans la dernière encyclique **Caritas in Veritate**, notamment aux § 30, 31 et 53.

La charité n'exclut pas le savoir, mais le réclame, le promeut et l'anime de l'intérieur. Le savoir n'est jamais seulement l'œuvre de l'intelligence. Il peut certainement être réduit à des calculs ou à des expériences, mais s'il veut être une sagesse capable de guider l'homme à la lumière des principes premiers et de ses fins dernières, il doit être « relevé » avec le « sel » de la charité. Le faire sans le savoir est aveugle et le savoir sans amour est stérile. (30)

C'est ici surtout que la doctrine sociale de l'Eglise concrétise sa dimension sapientielle. Paul VI avait vu clairement que parmi les causes du sous-développement, il y a un manque de sagesse, de réflexion, de pensée capable de réaliser une synthèse directrice, pour laquelle « une claire vision de tous les aspects économiques, sociaux, culturels et spirituels » est exigée. Le morcellement excessif du savoir, la fermeture des sciences humaines à la métaphysique, les difficultés du dialogue entre les sciences et la théologie portent préjudice non seulement au développement du savoir, mais aussi au développement des peuples car, quand cela se vérifie, il devient plus difficile de distinguer le bien intégral de l'homme dans les différentes dimensions qui le caractérisent. (31)

Paul VI remarquait que « le monde est en malaise faute de pensée » (53)

La plupart des interventions de Benoît XVI d'ailleurs plaident pour un investissement résolu de la raison dans la foi. (Discours à Ratisbonne, à la Sapienza, aux Bernardins...)

Avant lui (et déjà avec lui !) **Jean-Paul II** plaidait pour une collaboration étroite de la raison et de la foi, principalement dans l'Encyclique **Fides et Ratio**.

Il est illusoire de penser que la foi, face à une raison faible, puisse avoir une force plus grande; au contraire, elle tombe dans le grand danger d'être réduite à un mythe ou à une superstition. De la même manière, une raison qui n'a plus une foi adulte en face d'elle n'est pas incitée à s'intéresser à la nouveauté et à la radicalité de l'être.

On ne doit donc pas considérer comme hors de propos que je lance un appel fort et pressant pour que la foi et la philosophie retrouvent l'unité profonde qui les rend capables d'être en harmonie avec leur nature dans le respect de leur autonomie réciproque. (48)

Les arguments sont de deux ordres :

- Passer d'une foi d'enfant, subie, manipulable, à une foi adulte, libre, responsable.
- Permettre le dialogue avec le monde et particulièrement le monde de l'incroyance. La foi est « argumentable », défendable par la raison. C'est ce qu'on appelle l'apologétique.

3. Comment faire de la philosophie ?

Un philosophe célèbre, Emmanuel Kant disait qu'« *on ne peut pas apprendre la philosophie, on peut seulement apprendre à philosopher* ». Il voulait dire par là que la philosophie n'est pas un contenu ou une doctrine à mémoriser, mais une attitude à adopter devant la vie, une manière de penser et de réagir, qui se caractérise par son caractère libre, donc personnel. On pourrait donc en déduire rapidement, qu'on n'a pas besoin des autres pour penser par soi-même et qu'il vaut mieux au contraire se tenir à bonne distance des influences diverses si l'on veut rester libre de ses idées.

C'est ignorer une vérité fondamentale de la pensée, c'est que celle-ci se construit dans le dialogue avec la pensée de l'autre. Un homme seul ne pense pas, il éprouve et réagit. Le dialogue et donc la connaissance des autres philosophes est donc utile, non pas pour les imiter ou les répéter, mais pour élaborer face à eux notre propre pensée.

Il y a donc deux méthodes possibles qui se rejoignent :

Une approche thématique où l'on s'essaie à répondre aux grandes questions qui se posent au philosophe, c'est-à-dire à chacun. Et dans cette voie, on rencontrera les auteurs qui les ont pensées avant nous.

Une approche historique où l'on part à la rencontre des grandes pensées philosophiques de l'histoire. Et dans cette voie, on croisera les grandes questions qui sont de toujours.

Nous retenons la seconde démarche.

Nous aborderons dans l'histoire de la philosophie quelques uns des principaux penseurs, non seulement pour croiser le fer avec eux et exercer à leur égard notre faculté de penser, mais aussi pour mesurer l'impact qu'ils ont eu sur l'histoire de la pensée chrétienne ; que ce soit dans le sens d'un apport ou au contraire d'une contradiction ou d'un défi.

Dans un premier temps, nous faisons le projet d'étudier 7 penseurs parmi les plus grands :

Platon, Descartes, Kant, Hegel, Kierkegaard, Bergson, Mounier.

– Chapitre 0 –

Panorama d'ensemble de l'histoire de la philosophie

Elle est traditionnellement divisée en 4 grandes périodes, qui suivent les périodes de l'histoire occidentale.

1. **La philosophie antique** ou grecque ; puisqu'il n'y a de philosophie dans l'antiquité que dans la sphère culturelle de la Grèce, et en Grèce que dans l'Antiquité.

Cette période est facilement divisible de part et d'autre du pivot que constitue Socrate.

Avant Socrate, les philosophes qu'on appelle **présocratiques** sont essentiellement préoccupés à fournir du monde une explication rationnelle. Ils font lentement émerger la philosophie de la mythologie traditionnelle.

Une mention spéciale peut être faite pour le groupe des **Sophistes**, à Athènes, contemporains et adversaires de Socrate. Il s'agissait de savants qui, moyennant finance, vendaient leur habileté rhétorique à toute personne désireuse d'avoir du poids dans les débats politiques, un peu des conseillers en communication. Socrate et ses disciples ont dénoncé leur opportunisme et leur mépris de la vérité au profit de l'efficacité à convaincre.

Socrate constitue la plaque tournante de cette période. En réaction contre les Sophistes, il tourne la philosophie vers la métaphysique, c'est-à-dire la recherche du Vrai, du Bien, du Beau absolu, distincts de ce que nous appelons tels par intérêt.

Platon et **Aristote** sont appelés les « grands socratiques ». Maître et disciple l'un de l'autre, ils n'en défendent pas moins deux positions diamétralement opposées sur la recherche de la vérité ; position magnifiquement illustrée par le tableau de Raphaël au Vatican appelé « *L'École d'Athènes* » qui montre au centre de la composition Platon indiquer du doigt le ciel : le monde des idées où il faut chercher la vérité selon lui, tandis qu'Aristote, à son côté, montre la terre de la main tendue : la vérité est à chercher dans l'expérience, c'est-à-dire dans les faits concrets que nous avons sous les yeux.

Les « petits socratiques » désignent des courants de pensée qui n'ont retenu de Socrate qu'un aspect, parfois anecdotique, et qui ont fleuri aux périodes plus ou moins troublées, un peu comme de refuges pour temps de crise : le **Stoïcisme** (qui restera influent dans le monde chrétien), le **Scepticisme** et l'**Épicurisme**.

2. La philosophie médiévale

L'événement qui va mettre fin à la période antique, c'est l'avènement du christianisme. Au moins depuis l'avènement de Constantin, mais plus encore de Théodose et son Édikt de Milan (313) l'ensemble de la culture dans l'Empire Romain se pense et se vit dans le cadre de la religion chrétienne.

Cela ouvre la longue période appelée Moyen-Âge. Loin d'être ce qu'en ont dit les penseurs romantiques, ce fut tout le contraire d'une période de stagnation de la pensée et d'obscurantisme. Dans le domaine de la philosophie, les philosophes chrétiens vont s'efforcer de penser la foi chrétienne dans les cadres de la philosophie existante. Or deux options se partagent le ciel de la philosophie depuis l'Antiquité. Un courant platonicien (appelé souvent « idéaliste ») et un courant aristotélicien (appelé « réaliste »). D'une manière générale les philosophes de la première période du Moyen-Âge, à l'instar de la plupart des Pères de l'Église, sont plutôt platoniciens. Le plus célèbre est **Saint Augustin** au 5^{ème} siècle. Mais on peut aussi signaler **Saint Anselme**, **Saint Bonaventure**... La seconde partie du Moyen-Âge est plutôt aristotélicienne, ne serait-ce que parce qu'Aristote n'a été redécouvert que grâce à l'apport de la philosophie arabe qui l'a rendu à l'Occident au bénéfice de l'expansion de l'Islam. Le plus grand représentant de ce courant philosophique : **Saint Thomas d'Aquin** au XIII^{ème} siècle et après lui la philosophie **scolastique**.

3. La philosophie moderne est caractérisée par la montée de l'humanisme, que l'on peut lire aussi comme le déplacement du point focal de la pensée de Dieu vers l'homme.

Les 16^e et 17^e siècles voient l'avènement de la pensée scientifique. La philosophie y est volontiers **rationaliste**. Le plus important philosophe de l'époque est René **Descartes**, l'inventeur de la méthode consistant à faire des mathématiques le modèle de tout raisonnement et le langage de la science. On appelle « cartésiens » les philosophes européens qui, sans être pour autant des disciples inconditionnels de Descartes, n'en ont pas moins tenté d'appliquer sa rigueur rationnelle et démonstrative à leurs réflexions. En France, certainement le moins cartésien de tous : **Pascal**. Un peu plus tard **Malebranche**. En Allemagne : **Leibniz** ; aux Pays-Bas : le juif espagnol **Spinoza**.

Le 18^e siècle est le siècle des **Lumières**. Paradoxalement, ceux que la tradition scolaire française appelle les « philosophes du 18^e » (Voltaire, Diderot, Montesquieu) sont assez peu reconnus dans la communauté philosophique. C'est que, dans ce contexte, le mot « philosophe » a un sens tout à fait rétréci et signifie simplement « athée » ou « libre penseur ». En revanche **Rousseau** est considéré comme un véritable philosophe.

Tandis qu'en France et en Europe continentale, le courant rationaliste autour de Descartes, prolonge d'une certaine manière l'option platonicienne, dans le monde Anglo-Saxon, c'est plutôt le parti d'Aristote qui prévaut. On parlera dans ce contexte **d'empirisme** au sens où ces philosophies estiment que toutes les connaissances viennent de l'expérience. Parler d'empirisme anglo-saxon faisant presque figure de pléonasme. C'est l'influence anglaise sur la philosophie française au 18^e qui va se retrouver non seulement dans la philosophie, mais également dans la politique et la critique de l'Ancien Régime. Au confluent de ces influences : **Rousseau**.

L'Âge des Lumières culmine avec le philosophe allemand **Kant**. On peut ne pas être kantien, mais on ne peut ignorer ni contourner Kant. Son apport à l'histoire de la pensée a été lui aussi décisif, au même titre que Platon ou Descartes. Pour le dire rapidement ici (avant d'y revenir) on pourrait résumer sa pensée grâce à l'image qu'il a lui-même donnée pour se définir : une *révolution copernicienne* dans le domaine de la pensée : à savoir que toutes ou presque les propriétés et caractéristiques qu'on cherchait jusque là dans la réalité objective, Kant les attribue à l'esprit humain et à sa manière de voir les choses. Le monde nous apparaît donc non pas tel qu'il est, mais tel que nous le voyons, c'est-à-dire relatif à nos structures perceptives et intellectuelles. Redoutable pour la recherche d'une vérité objective !

Après Kant, un philosophe de première importance, G.W.F. **Hegel** entreprend de synthétiser l'ensemble de l'histoire de la philosophie dans un système gigantesque qui récapitule tout et, d'une certaine manière, conclut cette histoire.

C'est d'ailleurs ce qu'ont pensé un certain nombre de ses contemporains et successeurs qui, estimant la philosophie terminée, ont entrepris de faire autre chose.

Cette rupture inaugure la dernière période :

4. La philosophie contemporaine.

Il est dès lors plus difficile de s'y retrouver, la proximité empêchant le recul critique et la sédimentation des mouvements et courants passagers.

La période s'ouvre par des penseurs qui réagissent chacun à sa manière au système de Hegel jugé trop abstrait et idéaliste.

Schopenhauer, un philosophe allemand, pense qu'au-delà de la conscience extérieure que nous avons des choses, la réalité est animée d'une énergie inconsciente, la Volonté, qui dirige les événements et nos actes à notre insu.

Kierkegaard, un philosophe danois, recentre la philosophie sur l'existence individuelle.

Marx, élève de Hegel, estime que « *les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières* (sous-entendu « Hegel a achevé cette entreprise »), *ce qui importe, c'est de le transformer* ». C'est pourquoi, il dit se détourner de la philosophie pour se consacrer aux sciences économiques et sociales, seules capables d'apporter des changements réels dans la société.

Nietzsche dénonce, entre autres, les prises de pouvoir plus ou moins occultes qui se cachent derrière toute prétention à définir et détenir la vérité.

Husserl, avec la phénoménologie, poursuit le travail critique de Kant tout en prétendant qu'on peut atteindre la réalité (ce qui est) tout en partant des phénomènes (la manière dont les choses nous apparaissent). Son disciple Martin **Heidegger**, un des philosophes les plus influents au XX^e siècle, recentre la philosophie sur la question métaphysique classique : la question de l'être, de ce qui « est » vraiment, question que la civilisation technicienne a tendance à oublier pour n'aborder les choses que sous l'angle de leur utilité.

L'application de la méthode phénoménologique à l'existence telle que posée par **Kierkegaard** donnera naissance au courant **existentialiste**, très actif au début du XX^e siècle.

Auguste Comte est l'auteur d'un système extrêmement séduisant (séducteur ?) et très célèbre du milieu du XIX^e au milieu du XX^e : le **positivisme**, estimant que l'histoire de l'humanité parcourait inexorablement une évolution depuis la pensée religieuse jusqu'à la pensée scientifique appelée à devenir la seule forme de pensée recevable.

Bergson dénonce le scientisme de son époque et sa conséquence, le matérialisme, en réhabilitant la réalité de l'Esprit et un accès à la réalité plus authentique et profond que par l'investigation scientifique : l'intuition.

Enfin 3 penseurs appartenant à des univers religieux différents ont marqué la fin du XX^e siècle. Ils se rejoignent au moins sur un point : l'importance donnée à la relation interpersonnelle :

Emmanuel **Mounier** et le personnalisme chrétien.

Emmanuel **Lévinas**, juif, disciple de Heidegger, spécialiste du Talmud qu'il concilie avec la philosophie dans une réflexion éthique fondée sur la relation à l'autre.

Paul **Ricœur**, protestant, qu'on peut qualifier d'existentialiste chrétien.

TABLEAU (TRES) SIMPLIFIE DE L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

